

Séminaire des doctorants. 19 novembre 2014 (ULG)

« Parler avant d'en parler. Approche polyphonique des situations écologiques ».

Vanessa Kohner (ULB) (vkohner@ulb.ac.be)

Ne vous effrayez pas si je commence mon exposé de manière un peu abrupte. C'est exprès. C'est depuis cet abrupt, depuis la brutalité de ce que vous allez entendre, que s'engage une partie de ma réflexion.

De façon manifeste, ont pu être observés un réchauffement de la terre et de l'atmosphère, une diminution de la quantité des neiges et des glaces, une élévation du niveau des mers et des concentrations de gaz à effet de serre. La responsabilité de ce changement peut être à 95 % imputée aux activités humaines: combustion fossile, déforestation (20%)... Au-delà d'une augmentation de 2°C par rapport à l'ère préindustrielle, nous risquons de faire face à des bouleversements et des emballements climatiques ingérables mettant en danger les écosystèmes humains et non-humains. Le 5e rapport du GIEC révèle que ce réchauffement pourrait atteindre 5,5°C d'ici 2100¹. Si nous ne maintenons pas la température en deçà du seuil de 2°C, si nous ne changeons pas le scénario des consommations énergétiques actuelles, les conséquences seront sans précédent. Actuellement, la température a augmenté de 0,85°C par rapport à l'ère préindustrielle. Inondations, sécheresses, incendies, violentes tempêtes font déjà partie des impacts néfastes de ces changements climatiques. On parle également aujourd'hui d'une sixième extinction, celle de l'holocène. Selon l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature, une espèce d'oiseaux sur huit, un mammifère sur quatre, un amphibien sur trois et 70 % de toutes les plantes sont en danger. Le taux d'extinction est de 100 à 1000 fois plus élevé que le rythme naturel. Aux côtés des espèces qui disparaissent, ce sont également les milieux qui les abritent qui sont menacés (récif corallien, mangrove). On observe également une raréfaction au niveau des ressources indispensables à la vie sur terre. L'ONU estime aujourd'hui que 2,4 milliards d'individus (soit 1/3 de la planète) sont privés d'accès à l'eau potable. Selon la FAO, environ 13 millions d'hectares de forêts disparaissent annuellement. À ces disparitions s'ajoutent les pollutions de l'air, de l'océan, des sols, de la santé humaine

1 Résumé à l'attention des décideurs du volume 1 du 5^e rapport d'évaluation du GIEC consultable ici : http://www.ipcc.ch/report/ar5/wg1/docs/WG1AR5_SPM_brochure_fr.pdf

(cancer, malformation...). À cela s'ajoute l'augmentation de plus en plus difficilement gérable des déchets liés à une population croissante et à une société de forte consommation: 1 kilo de déchet par jour par habitant dans les pays développés (sans compter les déchets cachés), augmentation de 33% des déchets électriques et électroniques d'ici à 2017 créant 65,4 millions de tonnes de détritrus. À cela s'ajoute l'absence de maîtrise en ce qui concerne les déchets radioactifs de l'industrie du nucléaire. A cela s'ajoute...

Prendre acte des multiples catastrophes écologiques qui sont en train de se produire fait l'effet d'une annonce de mort, d'une annonce de fin de rêve. Le choc lié à l'annonce du diagnostic écologique pourrait se comparer à celui éprouvé lors de l'annonce d'une maladie grave, d'une rupture sans retour en arrière possible quant à une certaine façon de vivre son corps. Il arrive que naisse un sentiment de paralysie et d'impuissance face à un « comment » habiter de façon responsable ce qui risque de devenir inhabitable, et qui l'est déjà pour bien des individus. La tâche semble démesurée. Pour ne pas succomber au chaos d'affects, à la tristesse, à l'effroi qui accompagnent cette expérience, un chemin emprunté consiste à « anesthésier », à supprimer la faculté d'être affecté et touché par ce qui nous entoure. Cette anesthésie se traduit alors par une perte de mouvement, de conscience, de mémoire, par une décharge de toute prise de responsabilité quant à l'état des lieux de notre corps ou du corps collectif.

Le pari de ma recherche est qu'il existe un autre chemin qui consiste à « esthésier », à éveiller les sens, à se rendre attentif à ce qui nous touche et à faire écho à cela par la composition responsable d'un chant vital individuel et collectif. Car ce type de séisme réveille aussi des sensibilités, des manières d'interroger, de problématiser, d'être au monde, à soi, à son corps et aux autres, qu'on peut explorer en quelque sorte pour elles-mêmes. On ne peut vivre avec une maladie grave, avec un traumatisme, une blessure, la conscience de notre mortalité prochaine, qu'en cherchant à leur donner sens, à les inscrire dans une histoire.

Mon hypothèse de travail porte précisément sur ce qu'il y a à *travailler* dans ces conditions de désastre, annoncé ou déjà en marche. Notre vie est faite d'une infinité de petits gestes et souffles imperceptibles, anecdotiques. Ce sont ces petits gestes qui peuplent un être et construisent son environnement. Si l'anecdote est un petit événement que l'on tient pour secondaire et mineur au regard d'une action dite principale et majeure, l'anecdote « vitale » est un micro-récit dont on garde intensément la trace parce que l'essentiel s'y trouve. Ce sont ces micro-recits qui témoignent d'autres rapports avec le vent, le soleil, l'électricité, la terre que j'aimerais faire importer.

À travers un choix de récits d'auteurs (Michel Tournier, Antoine de Saint -Exupéry, Pierre Rabhi, Aldo Léopold), j'explore ce que « l'annonce de la catastrophe écologique » mobilise comme sources d'énergie, possibilités, alliances nouvelles. Mon hypothèse principale est donc que l'on peut trouver ces ressources dans certains « récits » individuels et collectifs qu'on n'a pas spécialement l'habitude de caractériser comme « écologiques » – de la même façon que ce qui fait « sens » ou « histoire » dans une maladie n'appartient proprement ni au diagnostic ni au remède, au sens médical de ces termes. Sous ce point de vue, la « guérison » n'est pas simplement la suppression de la lésion, mais la culture d'un art du soin qui peut se comparer à la mise en œuvre d'une autre conscience. La voie que je suis est celle d'une esthétisation où s'intensifie le mouvement de la conscience, où s'active une

capacité à résister aux chocs qui dévitalisent et à rebondir, en imaginant, en peignant, en cultivant d'autres relations à cela que nous défendons comme vital.

Le glacial et dérangeant verdict du diagnostic écologique faisant état des atteintes à l'atmosphère, aux rivières, aux forêts, de par son style d'anti-récit est une façon de parler qui s'adresse à un des versants cognitifs de l'être humain. Aux côtés de ce point de vue, il convient d'activer d'autres foyers d'énonciation qui vivifient d'autres versions du corps quant aux manières d'atteindre, de toucher, d'entrer en relation avec les forêts, les océans, les rivières, l'air. Je propose de multiplier les récits, au sens de *relatio*, de mise en relation afin que la diversité polyphonique d'un être et des situations soit prise en considération. Cela me conduit à interroger philosophiquement le récit, pas pour le définir, mais pour tester son efficacité, sa portée. Le récit me paraît jouer le rôle d'intercesseur. Il permet un dialogue avec les peurs, les traumatismes, les blessures, les indicibles, et ainsi, par les ouvertures spatio-temporelles qu'il suscite (nous connecter à tels ou tels *topos* du corps), il permet de négocier un passage vers la réflexion tant conceptuelle, qu'affective et de tisser des ponts entre ces diverses manières de penser.

Parler avant d'en parler

Je cherche donc à créer des façons de parler, de raconter ce que suscite en nous la catastrophe écologique: nos ressources, nos passions, nos blessures, nos responsabilités. La question qui m'anime est la suivante : comment prendre en *conte* ce qui nous arrive ? C'est-à-dire, non seulement comment prendre en considération la diversité et la singularité des problèmes environnementaux, mais aussi comment les raconter, les mettre en récit, pour pouvoir les habiter ? A mes yeux, il importe de créer et côtoyer des foyers d'expression qui accueillent la diversité des voix concernées par ce qui nous arrive de telle façon à entrer en contact avec la diversité des voix qui parlent en nous (voix du cœur, voix de la raison, voix de la peur, de la colère, de la résignation, du suicide) ainsi qu'avec d'autres manières de s'exprimer y compris celles des sensibilités et formes de vies extra-humaines qui contribuent à animer et rendre vivant le monde que nous habitons. Une autre de mes hypothèses ou lignes de pensée est que *parler* ne relève pas que de l'expression verbale (nous pleurons, rions, dansons, construisons, nous dégageons des odeurs, des vibrations) et que nous ne sommes pas les seuls à *parler*, à avoir nos existences à dire dans l'actuel scénario écologique (les montagnes parlent, les chiens sont d'excellents conteurs, les oiseaux font des phrases qui peuplent le ciel de récits à entrées multiples, la terre respire...). Composer un monde commun qui soit en grande santé (étant donné que la santé d'un écosystème tient à la diversité de ses composantes, mais aussi aux interactions entre celles-ci) nécessite que les voix, les propositions d'existence puissent croître ensemble les unes avec les autres et non au détriment les unes des autres. *Parler* alors non pas « de » mais « avec » implique d'être animé par les souffles qui font parler et non détaché d'eux.

Mais comment faire parler dans nos vies ces non-humains et que nous racontent-ils? Nous parlons de raconter, je vous propose donc une petite histoire...

De la parole des montagnes et des papillons

Sur l'île de Stromboli en Italie, on dit avec respect du vieux volcan qu'« Il parle ». Je me souviens de cette insulaire qui au moment de lui régler une course, s'interrompt en entendant un bruit lointain. Il me regarda en me disant sur un ton interrogatif « il a parlé ? ». Sans attendre ma réponse, il se précipita hors du magasin pour vérifier « quelque chose ». Sur le moment, je n'avais pas bien compris. Lors de mon ascension nocturne de la montagne de feu, lorsque je me trouvais à quelques mètres des cratères, qu'au loin tonnait l'orage sur fond d'une mer déchaînée et qu'à mes pieds s'étendait un vertigineux gouffre, je compris l'importance cruciale de ce « il a parlé? » et donc de bien entendre ce que racontaient ces bouches cracheuses de cendres et de laves incandescentes. Car en cette nuit, ma vie qui était suspendue à ses lèvres se mit à dépendre de mon écoute et de la façon dont je répondrais. Le dialogue qui se produisit alors au dedans et au dehors de moi s'engagea sur de nombreux versants de mon être et activa de nombreuses voix: celle d'Empédocle, des volcanologues, celle de ma mort, de ma peur, et de mon désir ardent de rester en vie. Il se fit entre ma temporalité humaine et celle du volcan vieux de 220 000 ans, entre les phrases de son corps dont les mots étaient ces vieux reliefs auxquels je pouvais me raccrocher et ces jeunes phrases qui brûlaient dans le ciel et que je ne pouvais quitter des yeux sous peine qu'elles m'assailent par-derrière. Comment faire musique avec lui sans me laisser capturer par le sublime de ce chant qui témoignait de l'enfance de la terre? Entre-temps, le vent et la brume s'intensifiaient. Il y avait ces mots dans le ciel: DES CENDRES. Il y avait ces mots sur le sol: DES CENDRES. Des cendres, partout des cendres. L'injonction du volcan était claire: il fallait « descendre » encore fallait-il que cela affleure à ma conscience et que celle-ci s'y accorde. Les mots de ma réponse se firent par une série de gestuelles: écouter le son, ne pas tourner le dos aux cendres qui sortent de sa bouche, accepter de rebrousser chemin parce que le vent a changé de direction et qu'il rabat dans ma direction les gaz nocifs, ne pas prendre la photo qui ferait de moi un héros, me laisser guider par sa pente en optant pour une démarche animale me rappelant que tôt ou tard il me faudrait arrêter de fumer...

Ce dialogue avec le volcan, avec ce non-humain, en me ramenant à ma dimension au regard de la sienne, celle d'un enfant au regard de la terre, en me connectant avec ma situation de mortelle, activa en moi des ressources inusitées, réveilla en moi une langue que je n'avais pas parlée depuis longtemps, une langue plus qu'humaine faite de gammes animales et élémentales. Le volcan lorsqu'on se frotte à son phrasé n'enseigne pas l'hubris, la démesure, mais bien l'humilité.

Dire qu'une montagne parle (et il ne faut pas forcément le cas spectaculaire d'un volcan) et se livrer à l'apprentissage de sa langue ne relève pas que d'une poétique désincarnée procédant uniquement par jolie métaphore, c'est une réalité avec laquelle le montagnard se doit de composer s'il veut vivre, manger, dormir, penser. Parler *la langue d'une montagne* consacre le fait de produire un acte de parole, d'énonciation, de réflexion qui n'est pas seulement émis depuis un point de vue humain, mais également en partenariat avec les forces qui constituent la montagne, avec les habitants qui en font la vie. La parole de la montagne est clairement performative, elle engage une métamorphose pour peu que l'on accepte de se laisser *habiter* par ses voix diverses, rythmer par sa tectonique, ses

respirations, ses lumières, visiter par des échelles temporelles différentes qui vont de un jour (pour les papillons) à des milliards d'années (pour le rocher). En acceptant d'apprendre de ce qui fait son agencement, en se tenant à hauteur des problématiques que celui-ci soulève, cela réveille dans un être des savoirs enfouis où se voient activer des pensées à hauteur d'herbes, des réflexions à envergure d'aigles, ainsi que des gestuelles existentielles qu'un style de vie en unique dialogue avec les inventions humaines font usuellement taire. Je pointe donc ici un double mouvement: d'une part, accepter cette opération d'« époché », c'est-à-dire de mise entre parenthèses du monologue humain, se laisser transir par la mélodie commune aux animaux et aux végétaux et d'autre part, reprendre notre « solo » avec une conscience accrue de ce qui nous constitue en tant qu'humain. En comprenant sa situation, sa position dans la chaîne des interdépendances et des échanges vitaux, l'humain peut mieux évaluer l'impact qu'a sa façon de toucher le monde et ainsi ajuster son éthique environnementale, c'est-à-dire son art à se conduire dans ce qui l'environne, afin d'en respecter ce qui fait son agencement vital.

Je vais bien sûr vous dire un mot des lectures qui inspirent et nourrissent ma recherche, mais si je vous parle d'abord de la montagne, c'est parce que c'est elle qui me fait parler aujourd'hui. C'est à son contact (presque 10 ans de vie commune) et à celui de ses peuples que je pus donner sens au mot humilité qu'avait communiqué et rappelé à ma conscience le volcan. Le mot humilité vient d'humus (terre) et se définit usuellement en tant que qualité qui se lie à la prise de conscience de sa condition et de sa place au milieu des autres et de l'univers. En prenant conscience des limites de ma temporalité, de la gracieuse beauté d'être en vie, ici et maintenant, sur cette planète terre, je me suis rendue attentive à la polyphonie du vivant, à tous ces souffles qui me faisaient vivre et dont il me fallait prendre donc soin.

Parler « ainsi » relève de l'anecdote vitale. Lorsque le philosophe Gilles Deleuze parle d'anecdote vitale, il cherche à signifier que la création de concepts (propre à la philosophie) et que la création d'un style de vie sont conjointes. L'anecdote vitale dresse le portrait de « qui parle » et depuis « où il parle ». Gilles Deleuze reprend ici la méthode nietzschéenne qui consiste à faire de la philosophie et de la vie, deux entités non séparées. Penser dépend des forces qui s'éprennent de cette pensée, des affects et des puissances du corps qui s'en emparent. Il me semble que se dresse alors une façon féconde d'aborder les liens entre pensée philosophique et écologie. Dresser une typologie ou une topologie des forces permet de connecter le « je » et son discours à son environnement. Cette position contraste avec une autre posture philosophique issue du cartésianisme qui consiste à abstraire son existence des circonstances et des alentours. Dans le *Discours de la méthode*, le « je » qui se découvre qu'il est une substance pensante, pour être, « n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle »². Le « Je » est universel et ne devient pas *autre* au contact de ce qu'il rencontre. J'hérite ici de la notion de Félix Guattari qui consiste à dire que la subjectivité n'est pas une entité figée mais processuelle, c'est-à-dire qu'elle peut se transformer au fil de ses rencontres. Pour Félix Guattari, la subjectivité est polyphonique. Elle est constituée et agencée par une multiplicité de composantes hétérogènes³. Je reviendrai (si j'en ai le temps)

2 Descartes René, *Discours de la méthode*, GF Flammarion. P. 67.

3 Une multiplicité de registres sémiotiques engendre de la subjectivité, ceux-ci n'étant pas dans des rapports hiérarchiques, fixés une fois pour toute. Pour chaque être humain, il y a une « hétérogénéité des composantes agencant la production de subjectivité ». Guattari les rassemble en trois groupes: « 1) Des composantes sémiologiques signifiantes, qui se manifeste à travers la famille, l'éducation, l'environnement, la religion, l'art, le sport... 2) des éléments fabriqués par l'industrie des médias, du cinéma, etc., 3) des dimensions sémiologiques a-signifiantes mettant

sur cette dimension polyphonique de la subjectivité ainsi que sur la notion polyphonique de l'être ensemble.

Passeurs de sève ou activateurs de souffles.

Avec ce récit du volcan, vous pourriez dire, faisant écho à l'expression de Gilles Deleuze, que vous m'avez prise « en flagrant délit de légender ». Ce qui se produit avec ce type d'anecdote vitale comme celle du volcan, c'est une capacité effectivement à produire du sens et de la valeur. Qu'est ce que cela implique? Qu'est ce que cela restaure? Qu'est ce que cela éveille comme nouveaux liens? Ce petit récit est donc ce qui me permet d'amorcer un rapport à la terre, de remettre en souffle une manière de penser les problématiques écologiques dès lors que la pensée bute sur un impensable qui paralyse (quel est le sens de la vie sur terre ? D'où venons-nous ? Où choisissons-nous d'aller et comment ?). Ce récit appelle bien sûr d'autres récits, car dans une approche écologique toutes les choses sont liées entre elles. L'écologie a besoin d'activateurs de souffles, de passeurs de sèves. Que l'on habite la montagne ou la ville, ces passeurs capables de réactiver nos voix, de nous réapproprier notre lien avec ce qui nous environne ne manquent pas, mais il convient de les faire importer, de les accueillir et de leur donner voix. Ceux-ci peuvent être de différents ordres: pluie, vent, soleil, animal, arbre, fleur, terre du potager, philosophe, maraîcher, professeur de chant. Ils peuvent même habiter certains livres et films.

C'est donc une nouvelle sensibilité éthico/esthétique, une nouvelle conscience (au sens d'attention, de présence à) que je propose de développer où nos mouvements (gestuelles de penser, de toucher, de rencontrer) se rendraient attentifs aux mouvements des autres êtres, de l'air et de la terre, des collines et des rivières, du soleil et de la lune, du jour et de la nuit, des animaux et des forêts et de toutes ces forces qui participent de la formation des corps et de ce qui les fait vivre (la terre nous nourrit, l'air nous fait respirer). Dans cette optique, le paysage écologique n'est pas perçu, vécu comme un monde en face du sujet, le sujet n'y est pas spectateur, mais partie prenante. Cette attention lui permet d'aiguiser cet art à discerner, à évaluer ce qui favorise la vie (les foyers d'intensification du souffle) ou ce qui l'altère au point de menacer notre propre survie et celle de nos compagnons non-humains.

L'écosophie selon Félix Guattari.

Afin de m'aiguiller dans le déploiement de cette conscience écologique où s'articulent l'écosystème intime et celui des alentours, je suis partie des travaux du philosophe et psychanalyste Félix Guattari et de certains concepts qu'il a développés avec le philosophe

en jeu des machines informationnelles de signes, fonctionnant parallèlement ou indépendamment au fait qu'elles produisent et véhiculent des significations et des dénotations et échappant donc aux axiomatique proprement linguistiques» ». Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, p.15.

Gilles Deleuze. Pour Félix Guattari, il n'y a pas une écologie, mais au moins trois registres écologiques qu'il s'agit d'articuler de façon solidaire tout en veillant à la singularité du processus de chacun de ces registres que sont l'environnement « naturel », les rapports sociaux et la subjectivité humaine. Se situer dans la perspective écosophique consiste à opérer l'articulation conjointe d'une écologie mentale, d'une écologie sociale et d'une écologie environnementale. L'écosophie est l'agencement éthico-politique, éthico-esthétique de ces trois continents solidaires. La praxis écosophique se constitue en véritable défi pour la création d'autres « vivre ensemble ». Le livre « les trois écologies » paru en 1989, part du constat de la détérioration de plus en plus croissante de notre rapport au socius (couple/famille/groupe/voisinage), à la nature et à notre psyché. Il nous montre que ces trois domaines sont intimement liés. Les désastres et catastrophes des écosystèmes sociaux, qu'ils se jouent au dedans du socius occidental (marginaux, immigrés...), ou qu'ils s'accomplissent dans le tiers monde ne sont ni séparés des drames environnementaux (Tchernobyl, sécheresses, déboisement) ni disjoints de la disparition massive de populations créatrices de notre psyché, ni de l'invasion de ce même espace intime par les modèles mass-médiatiques dévitalisant d'un capitalisme à intention hégémonique. Dès lors, les crises ne seront « pensées » que si l'on pense ensemble, de façon conjointe ces trois axes. La pensée et la praxis écosophique se vivent donc dans une autre logique que celle de la pensée en structure figée des systèmes communicationnels ordinaires, de celle des ensembles délimitant leur objet. L'éco-logique est cette logique des intensités où l'attention est faite « aux mouvements, et à l'intensité des processus évolutifs ». Elle « vise l'existence en train, tout à la fois, de se constituer, de se définir, de se déterritorialiser »⁴. Elle privilégie l'œuvre ouverte. Cette autre sagesse de l'habitat engage que: l'inattendu, l'étranger, l'infime petite incursion vécue à la façon d'un terrible tourbillon au sein de nos fragiles équilibres, génère non par un durcissement de nos frontières, mais le redéploiement créatif d'autres cartes. Guattari comprend cette éco-logique d'une façon proche de celle de l'artiste dont les plans de création se voient incessamment remaniés au gré des obstacles qu'il rencontre dans le tracé de sa ligne vitale.

Pour Félix Guattari, l'écosophie mentale passe par la création d'autres rapports existentiels, d'autres écritures du corps, d'autres vécus à la nature, à la mort, au sexe et au fantasme déjouant ainsi l'uniformisation mass-médiatique inscrite dans une logique de profit. L'écosophie sociale se rapporte à cet être ensemble de diverses tailles que constituent déjà le couple, la famille, le voisinage, les collègues de travail... Face à la détérioration croissante de cet être ensemble, face aux pollutions du tissu collectif que sont notamment l'exclusion et le racisme, l'écologie sociale consistera à créer d'autres agencements du couple, de la famille, des collectifs de travail et de quartier. Ceci sera rendu possible, pas seulement par « des interventions « communicationnelles », mais par des mutations existentielles portant sur l'essence de la subjectivité »⁵ ainsi que par « des pratiques effectives d'expérimentation ». Ici, importe le paradigme esthétique et l'art de créer un rapport à l'autre inédit non régenté par des valeurs médiatiques stéréotypées qui ne prendrait pas en compte la singularité et la complexité propre à chaque situation. En ce qui concerne les problématiques liées au domaine de l'écologie environnementale de types atteintes aux

4 Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, p.36.

5 Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, p.22.

rivières, aux montagnes, aux animaux, aux végétaux, face aux grandes inquiétudes que sont les menaces sur la biosphère, le réchauffement climatique, l'extinction des espèces, Guattari lance des appels en direction d'une capacité collective à pratiquer un tango polyphonique entre écologie individuelle, sociale, politique. Car « toute appréhension d'un problème environnemental postule le développement d'univers de valeurs et donc d'un engagement éthico-politique »⁶. Il s'agit de créer de nouvelles valeurs qui ne soient pas uniquement axées sur les valorisations capitalistes d'un profit économique ayant perdu toute finalité humaine. L'enjeu d'une subjectivité écologique est tant esthétique (création de nouvelles sensibilités), qu'éthique (création d'autres rapports à l'autre) et ce d'une façon qui ne soit pas chapeautée par l'autorité transcendante d'une morale. Elle consiste, dès lors que l'on a pris acte de la finitude, c'est-à-dire du fait qu'un certain laps de temps nous est ici imparti, à travailler à une (re)construction de soi et du rapport à l'autre, de cultiver et de vivifier des valeurs en voie de disparition (solidarité, empathie), d'en inventer des nouvelles, de se poser la question du « sens des responsabilités non seulement à l'égard de sa propre survie, mais également de l'avenir de toute vie sur cette planète, celle des espèces animales et végétales comme celle des espèces incorporelles, si je puis dire, telle que la musique, les arts, le cinéma, l'amour (...) »⁷.

Cependant le domaine de l'écologie environnementale, de l'environnement « naturel » n'est pas réellement exploré en lui même par Guattari. Ce continent demeure peu peuplé conceptuellement. Y séjournent aussi des craintes comme celle d'un « retour » rétrograde à la nature sans liens avec les inventions des hommes, celle de l'avènement d'un capitalisme vert. Ceci pris en compte, au lieu de circonscrire trois domaines écologiques, je multiplierais les situations écologiques et au sein de chacune d'elles, j'examinerais comment opère une écosophie (sagesse de l'habiter) où s'articulent et dialoguent une écologie du soi et une écologie du socius. Dans ce socius, j'intégrerais les intelligences et sensibilités plus qu'humaines (animales, végétales), l'espace commun, l'être ensemble n'étant pas composé que d'humains, mais aussi de grand-père Tilleul, de grand-frère Taro, (comme disent les Hawaïens lorsqu'ils parlent de cette légumineuse), de la forêt amazonienne... Au cours de l'histoire de l'espèce humaine, mais aussi encore chez certains peuples et dans l'actuelle façon de vivre de nombreuses personnes s'entretiennent des rapports avec le vent, les paysages, les forêts. Tout cela parle, chante et participe de la musique commune. La rencontre d'un animal, du tonnerre, de la grêle, d'un arc-en-ciel, la façon dont un arbre donne des fruits, font partie des événements qui importent dans une journée, suscitant la réflexion collective et que soient consultés les ancêtres afin d'interpréter le sens d'un tel événement parce qu'il en va de la survie d'une âme, de la subsistance de la communauté. Avec les actuels changements climatiques, ce type de préoccupation va revenir à la table des discussions.

6 Félix Guattari, *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, Paris, Lignes/Imec, 2013, p. 75.

7 *Ibidem*, p.60.

Exemple de récit: Le Petit Prince de Saint-Exupéry.

Le conte du Petit Prince nous parle de comment habiter l'inhabitable. Son *parler* a l'efficacité d'un pouvoir qui transforme. En actant ce qu'il énonce, il concocte un remède à l'irréparable. Il plonge dans l'irrespirable des blessures et il intensifie le souffle vital en proposant une posologie de l'attention et de la responsabilité quant à notre façon de tisser des liens. Cet inhabitable, il permet de l'habiter tant au niveau du concept philosophique que par une pensée par les affects. C'est donc une approche polyphonique. J'ai parlé plus haut d'écosophie, c'est-à-dire de la concaténation d'une écologie du soi et du socius guidée par un paradigme éthico-esthétique. J'ai précisé qu'à ce socius, il me paraissait judicieux d'y inclure renard, arbre, serpent, car ce sont des intelligences qui participent de nos agencements collectifs et dont le savoir contribue à la formation du nôtre. Le Petit Prince est de ces récits qui réalisent ce mouvement écosophique d'une *prise en conte* d'un comment faire musique avec sa chorale intime et avec celle des autres. On peut voir au fil des rencontres, s'y articuler et se construire un dialogue avec l'environnement personnel et interpersonnel, se modeler le rapport à soi et à l'autre que ce dernier soit humain (l'aviateur, le roi, le businessman), animal (le renard, le serpent), végétal (la fleur, le baobab), minéral (le volcan, le désert), qu'il relève du cosmique (l'étoile, le soleil) du terrestre (notre planète terre) ou de l'extra-terrestre (le petit prince). Les problèmes philosophiques en lien avec l'écologie qui sont soulevés, expérimentés, réarticulés afin de les surmonter sont les suivants : Articulation du lointain et du proche, du visible et de l'invisible, du local et du global (ma fleur – ma terre - mon animal/la forêt amazonienne, les populations animales), de l'éphémère et du durable...

Puisque nous n'avons pas la possibilité de nous asseoir autour du feu et d'y passer la nuit, je passerai en revue, très brièvement, les étapes de ce cheminement écosophique où s'apprend ce *faire musique* de façon collective, tant au niveau des populations intimes, qu'avec les autres entités humaines, animales, végétales et cosmiques. Ces étapes sont les suivantes:

- 1) Le petit prince pratique avec soin la logique de l'habiter. Il prend soin de son milieu, de ce qui fait sens pour lui, à savoir: chaque jour après avoir fait sa toilette, il fait celle de la planète. Il ramone les volcans, il arrache les pousses de baobab et il arrose les fleurs.
- 2) Un évènement inattendu vient bouleverser son agencement : la venue d'une fleur fort compliquée. Cette inconnue provoque en lui la confusion dans sa logique de l'habiter. Son éthos, son art et mode de vie se voit ébranlé. Delà naissent paralysie et tristesse. Le petit prince qui ne sait ni gérer ses impatiences, ni accueillir sa tristesse comme une hôte passagère, partira en abandonnant tout ce qui fait sens pour lui. Il vivra avec cet amour blessé, mais continuera l'œuvre d'apprendre à aimer sa fleur. Il consultera sur le sujet chacune de ses rencontres. C'est un animal, le renard, qui lui fournira la posologie qui l'aidera à « panser » sa blessure en l'initiant à l'art de *faire musique* avec l'autre. Ce remède est composé de l'éveil à une nouvelle conscience dont les ingrédients sont:
 - a) Apprendre à créer le temps de la rencontre, apprendre à ralentir et s'exercer à la patience. Loin d'une culture intensive, on est attentif au temps que prennent les choses pour se créer et c'est ce qui donne leur saveur, leur rareté. Ainsi se créent des liens qui libèrent. Ici, le rendez-vous écologique est envisagé comme l'art de cultiver des

interactions qui font croître en autonomie chacune des parties concernées par la relation.

b) Apprendre à habiter les événements inhérents à la traversée du vivant, le pays des larmes, le deuil, la solitude. Cet apprentissage est réellement un apprentissage d'une écologie du soi. Dans l'écosystème d'un être séjourne une diversité d'affects. C'est une polyphonie où chaque polarité émotionnelle a son mot à dire, sa voix à exprimer. L'écologie du soi s'expérimenterait comme cet art d'« habiter » les divers versants émotionnels, d'en déceler les complémentarités, les interactions, d'être attentif à ces instants où un pôle prend la dominante sur les autres au risque de les faire définitivement taire.

c) Apprendre à voir avec tous ses sens, non pas seulement à regarder avec les yeux. « L'essentiel est invisible pour les yeux ». Par delà la simple reconnaissance organique, on se met à voir les forces qui sont à l'œuvre dans la constitution du visible. Au perceptif se joint l'affectif, et s'ensuit une opération de captage de ces petits événements discrets, qui donnent du souffle. Dès lors, on fait d'un environnement banal, un milieu sacré. Ce qui fait vivre se dresse à même l'immanence : dans la main et le sourire de l'ami, dans l'arbre du parc, dans la pierre qui se trouve dans notre main et dans laquelle est repliée la montagne. S'ensuit une articulation renouvelée du local et du global, du durable et de l'éphémère. Dans l'ami, il y a un monde dont il faut prendre soin, dans la défense de cet arbre, il y a un geste pour la planète...